

# 61 : UN WEEK END EN TASMANIE



*Coquillages bivalves  
(cousins des coquilles St Jacques)*

La société de Travaux Publics CITRA, avait obtenu un contrat pour le percement (en vue de l'installation d'une usine hydroélectrique) d'un écran rocheux proche de Trevallyn, (deuxième ville de Tasmanie après Hobart, sa capitale).

Un directeur de chantier de CITRA était en charge de ce projet. Hautement compétent, il était par contre d'un caractère rugueux, et peu diplomate. Cela allait devenir encore plus un problème du fait que la roche s'était révélée beaucoup plus difficile que prévue; cela allait nous obliger à aller devant les tribunaux et à utiliser un argument peu admis dans ce pays de langue anglaise l' « Act of God ».

Je venais d'être envoyé à Sydney par le Groupe Schneider, pour créer une antenne et vendre des équipements ; on me donna la tâche supplémentaire de faire le tampon entre notre directeur à Trevallyn et les autorités tasmaniennes : ma position était délicate car je n'étais ni le patron, ni le subordonné de ce directeur de chantier. Mais ce dispositif fonctionna convenablement.

Lors de mes visites sur cette île, j'eus l'occasion de passer quelques week-ends ; on me prêtait une voiture et je partis explorer la côte nord à l'est de Trevallyn. J'avais emporté mon matériel de plongée et ma tente : c'est là que, comme d'habitude, de merveilleuses surprises m'attendaient. Je me mis bientôt à l'eau dans une baie repérée sur ma gauche et assez loin de la route. J'imagine que nul n'avait jamais foulé cette forêt d'eucalyptus ni ce coin de terre, dans ce pays peu peuplé. Dès que j'eus plongé je fus au centre d'un spectacle rare : du fond, dont je n'étais séparé que par quelques mètres d'eau claire, s'éleva une sorte de nuage de coquilles Saint Jacques, qui pullulaient en ces lieux que nul pêcheur n'avait sans doute jamais exploités. Ces coquilles nageaient en tous sens comme des soucoupes volantes, propulsées un peu comme le font les seiches, par deux tubes sortant de l'entrebâillement de leur coquille ; cela leur permettant de s'élever par réactions successives au dessus du sol, de se propulser en virevoltant et en tournant sur elles-mêmes comme auraient pu le faire des ballerines, en même temps qu'elles ouvraient et fermaient leurs valves pour se propulser. C'était une véritable armée de coquillages venant inspecter l'intrus

arrivant de la surface. Il faut savoir que ces curieux animaux sont pourvus aussi d'une couronne d'organes de vision rudimentaires le long du rebord circulaire de leur corps de mollusque. Ce dispositif leur permet de s'orienter, plus ou moins, tant que leurs valves restent entrouvertes. Le fond foisonnait aussi d'étoiles de mer et de grosses holothuries colorées aux formes étranges. Je me serais cru sur une autre planète et rassemblai quelques uns de ces animaux sur le rivage, pour en faire une photo.

Sortant de l'eau en fin d'après midi pour dresser ma tente, je vis surgir avec stupéfaction en travers de mon chemin, un « wombat », rare marsupial, ressemblant à un gros rongeur. Je m'installe, dîne un peu et m'endors. Au petit matin voilà que passe devant moi, un échidné, sorte d'animal poilu, de la taille d'un gros lapin, de la toison duquel émergent



*Nautilus tasmaniens*

de vigoureuses épines. Je n'ai jamais, pendant mes 4 ans d'Australie, revu dans la nature ni de wombat ni d'échidné.

Le lendemain je reprends la direction d'Hobart; je m'arrête et entreprends une marche dans la forêt. Il devait y avoir dans les environs quelques exploitations agricoles (entretenu peut-être par les descendants des forçats qu'on envoyait dans ces régions, au XVIIIème siècle) ; en effet la forêt d'eucalyptus s'éclaircissait, remplacée par de grandes zones herbeuses. Je n'ai jamais vu autant de lièvres de ma vie, sauf peut-être en Patagonie (où il s'agit d'ailleurs d'une autre espèce). Je crois que les lièvres australiens avaient été introduits dans ces régions, en même temps que des renards, pour essayer d'équilibrer les hordes des lapins qui s'étaient monstrueusement multipliés après y avoir été introduits. Mais les lièvres n'y avaient pas suffi, ni les renards; il avait fallu attendre l'introduction de la myxomatose, pour contrôler peu à peu l'invasion de ces rongeurs.

Ceci me rappelle une autre aventure australienne. Il m'arrivait en week-end de quitter Sydney pour le bush afin de chasser les renards ; on utilisait des sifflets imitant le couinement d'un lapin blessé, et on les voyait arriver assez vite. On pouvait les voir s'approcher à quelques mètres si on restait immobile. On avait en même temps l'occasion, avec un peu de chance, de découvrir d'autres représentants de l'étrange faune australienne : des kangourous de diverses sortes, des kukaburras, dont le chant imitait à la perfection le son émis par un homme ricanant à gorge déployée, des vols de cacaotès blancs ou de perroquets multicolores ; plus rarement j'ai aperçus un serpenteaire haut sur pattes occupé à chasser lézards et autres reptiles.

Mais le spectacle dont le souvenir me laisse encore bouche bée, c'est celui de ces hordes de lapins qui avaient envahi le continent et mis en danger la pâture des moutons, ressource fondamentale et quasi sacrée du pays. Je me trouvais ce jour là en un lieu complètement désert, fait de légères collines herbeuses et rocheuses, j'avançais tranquillement; une véritable mer de lapins m'entourait ; j'avançais d'un mètre et tous ces animaux devant moi reculaient du même mètre; ils étaient si serrés que je garde l'impression d'une couverture répandue sur le sol et glissant sur celui-ci d'un seul bloc. J'avais là sous les yeux la matérialisation d'une catastrophe écologique causée par l'homme. Un cas australien analogue fut celui de l'introduction d'un cactus sud américain, amené pour nourrir les animaux dans les périodes sèches. Ces cactus s'étaient mis à envahir l'Australie plus vite qu'ils n'étaient mangés. On ne put arrêter leur progression et les contrôler qu'en introduisant un insecte qui faisait des trous dans les palettes des cactus. A la moindre pluie cela faisait pourrir ces plantes. Toutes ces catastrophes – et il y en a d'innombrables sur notre planète - montrent combien l'intervention des hommes peut créer de désastres écologiques en modifiant les équilibres naturels qui ont mis des millions d'années à s'établir. La grande majorité du public ignore encore la précarité des équilibres qui permettent aux espèces vivantes de coexister sur notre globe, même parfois en symbiose en assurant leur survie.